

# AUGENBLICK

CRITIQUE N°02

CHUCKS

Ce sont des baskets. Elles sont en tissu, au bout en plastique blanc. Le logo étoilé bien connu y est greffé sur le côté gauche. Elles sont bordeaux. Et elles arpentent les rues bétonnées de la capitale autrichienne, slaloment entre des wagons assoupis, foulent le commissariat de police, et le centre d'aide aux personnes atteintes du VIH. Peut-être ont-elles déjà reçu quelques gouttes de bière, tombées d'une cannette un peu trop remplie, ou quelques éclats de peinture en spray ? Enfin, cela paraîtrait normal, depuis le temps que Maeva, surnommée Mae, tempête aux longs cheveux rouges, les porte aux pieds. Oui, elles en ont vu des choses, ces pompes. Et elles étaient là lorsque la vie de leur propriétaire a, une nouvelle fois, basculé suite à une bousculade dans une cage d'escalier. Une clope à demi consumée a roulé sur le sol, ce jour-là. Voilà que les Chucks se retrouvent dans un tout nouvel appartement, propre, lumineux, aux mains d'un nouvel ami : le photographe séropositif dénommé Paul.

C'est ainsi que commence cette histoire sur deux exclus de la société, l'un car malade, l'autre car trop marginale.

Inspiré du roman éponyme de Cornelia Travnicek, Chucks, film autrichien réalisé en 2015 par deux scénaristes originaires de ce même pays, Sabine Hiebler et Gerhard Ertl, nous emmène au cœur du paysage urbain viennois, où l'on côtoie le patois autochtone. Univers sensible, mélodramatique avec quelques pointes de légèreté, accompagné de la musicalité mélancolique de la chanteuse autrichienne Soap&Skin qui traduit bien cette souffrance, cette rudesse sous-jacente, toujours prononcée à mots couverts, ne ressemblant en rien aux drames du même genre bien lissés et parfumés pour jeunes adolescents.

Anna Posch, interprétant Mae, est ce autour de quoi tout tourne, les gros plans sur ses traits tirés et soucieux, parfois colériques ou déterminés, devant une caméra nerveuse, et/ou plus posée. Le tout est d'une grande sensibilité, la même avec laquelle l'actrice essuie de la paume de la main une vitre de douche embuée, les yeux plein de larmes.

C'est une guerre à la maladie, aux contours de la chaussure en tissu bien connue, mais aussi un questionnement sur la vie de jeunes personnes reléguées qui, après des bouleversements importants de leurs vies, recherchent une place dans le monde.

Le symbole de cette acceptation de soi, de ce questionnement ? Des axolotls. Les apparitions fréquentes de ces petits animaux aquatiques mexicains au cours du film questionnent, mais leur importance est ici tout à fait censée. Etant réputés pour leur capacité à régénérer des organes endommagés, ils fascinent leur détenteur, Paul. Ils incarnent l'espoir d'une possible guérison.

D'un autre côté, les axolotls sont aussi capables de rester à l'état larvaire toute leur vie. « Rester dans son cocon » ; telle une larve dans sa chrysalide, Mae se terre dans le sien, non, elle ne veut pas avoir à affronter sa mère dépressive pour de bon, elle préfère rester coincée dans ces bribes du passé où elle passait des jours doux-amers en compagnie de son frère,

# AUGENBLICK

avant que tout ne bascule. Ces dernières sont caractérisées par ces retours en arrière qui ne sont ni trop gênants, ni trop incompréhensibles, et ajoutent à la dimension douceuse du long-métrage. Son souhait serait de n'avoir jamais quitté le cocon familial d'alors, que la maladie de son frère a fait implorer, ou de pouvoir un jour, retrouver une place agréable, qu'elle considèrera comme son nouveau chez elle. C'est un passage à maturité qui s'opère sur cette jeune femme. Par le biais de la maladie de Paul, elle apprendra, peut-être, à accepter.

Enfin, ceci, c'est à nous seuls de nous l'imaginer, au moment où elle déchausse ses Chucks délavées.